



Coucher de soleil sur un lac de la Haute-Mauricie.

Domaine enchanté de verts légers

par HARRY BERNARD

de la Société Royale du Canada.

SI nous finissons par arriver au lac Salome, personne ne le voit beaucoup. Devant nous, un filet d'eau étroit qui traverse le "muskeg" humide, élastique à la manière d'un matelas qui cache des ressorts dans sa bourrure. Une longue passe bordée d'une sorte d'herbe à liens, avec des courbes en S, qui s'élargit en bassins où nagent des familles de canards. Au loin, un reflet bleu turquoise laisse soupçonner la vaste étendue qui nous appelle depuis si longtemps, mais qui continue de fuir.

Nous atteignons au but ou presque, mais nous nous contenterons d'une demi-victoire. Nous gagnons et perdons la partie engagée depuis deux ans. A peine un gain moral. Nous avons le Salome et ne l'avons pas. Sans le canot, laissé en arrière, impossible de se porter plus avant vers sa quiétude ou sa sauvagerie.

Hardy regarde en haussant les épaules.

—Content ?

—Pas assez pour sauter de joie.

Le père Richard fume sa pipe et ne dit mot, le regard baissé, attendant comme une condamnation notre décision de continuer.

—Qu'est-ce que vous en pensez ?

—Pas grand'chose.

Après une nuit entre les épinettes, en bordure de l'étang anonyme qui marquait le terme d'un portage plus lacustre que terrestre, nous nous croyions à une étape décisive. Il ne restait qu'à forcer passage vers le lac Salome, sur une distance d'une trentaine d'arpents, d'après la carte.

Et nous partions une fois de plus.

En face du campement, le trou d'eau se transforme en marécage impénétrable. Des entrées ça et là, encombrées de joncs et quenouilles, qui se terminent en cul-de-sac. On s'y risque, on en sort et l'on recommence. Jeu insipide et perte de temps. A la fin, nous décidons de prendre à droite, où le sol paraît ferme, non sans tirer le canot

sur la berge et le retourner, une pince levée haut entre deux arbres. Afin qu'un ours ne s'y attaque pas, pour voir s'il cache de la nourriture. Nous marchons allèges, avec un minimum de bagage. Si nous déterminons la possibilité d'une trouée convenable, nous reviendrons chercher ce qui doit suivre. Nous apportons deux haches, nos couteaux, et je me charge d'un sac en bandoulière où je glisse la lampe électrique, des pinces, une boîte de sardines et le tiers d'un pain. Nous espérons revenir avant midi, mais qui sait ?

—Que dit le temps ?

—Beau, jusqu'à nouvel avis.

Les débuts s'annoncent pas mal. Le terrain va montant, flanc de colline rocheuse, sombre parce que boisée drue, et le regard ne porte pas loin. Pour marquer le retour comme l'aller, nous plaquons les arbres de chaque côté des troncs. Tracé facile en somme, mais qui ne cesse de grimper. Nous allons à l'aveugle, nous abandonnant à la boussole, sans laquelle nous tournerions en rond. Au bout d'une heure, puis de deux, nous ne sommes guère avancés.

Dès que luit un coin de ciel susceptible de révéler une pièce d'eau, le courage remonte, pour nous quitter l'instant d'ensuite. Les échappées bleues marquent des niveaux plus bas que le nôtre. Nous avançons cependant, tandis que le Salome paraît reculer. L'ennuyant, c'est que la colline prend allure de montagne. Que connaissons-nous demain, chargés comme des mulets ?

Personne se nourrit d'illusions quant à l'avenir proche. Si, les épaules libres, nous consacrons la journée à mal débayer un chemin, combien faudra-t-il de temps pour le mettre derrière nous, chargés du canot et du reste ?

—Fatigués ?

—Non, tannés !

—Qu'est-ce que vous penseriez d'une cigarette ?

On a beau dire qu'il ne faut pas fumer dans le bois, il vient des moments où la tentation ne se chasse point. Aux arrêts, une cigarette repose et occupe. On peut d'ailleurs la griller sans mettre le feu, à la condition d'user de sa tête. Il y a toujours une mare où jeter le mégot, un paquet de mousse humide où l'éteindre, une roche contre laquelle l'écraser. En terrain sec et en déses-

poir de cause, la salive remplace l'eau qui manque. Simple, mais il s'agit d'y penser.

—Revoyons la carte.

Nous l'étendons sur le sol, la plaçant de façon que sa partie nord corresponde avec le nord qu'indique l'aiguille de la boussole.

—On s'en va dans la bonne direction.

—Félicitations ! Mais qui le croirait par les résultats ?

—D'après la carte et le trajet parcouru, le Salome ne serait pas loin.

—Peut-être, mais où ?

Hardy grimpe à un pin, dont les branches se suivent comme les barreaux d'une échelle.

—Que voit-on de là-haut ?

—Des arbres et des arbres, mais pas de lac.

—On continue de marcher ?

—On continue...

Les haches se remettent à plaquer. Voilà que l'air fraîchit, ce qui relève l'espoir. Présence d'eau ? Humidité permanente aussi, parce que la végétation change. Nous tombons parmi les noisetiers et les aulnes, les framboisiers. Comme poussés en orgueil, hauts de six pieds et touffus, ces derniers dressent contre nous un mur de tiges piquantes. On coupe, on saute, on pousse, on renverse. Puis le mystère s'éclaircit : un soupçon de ruisseau descend des hauteurs, qui égaye ce coin de forêt et l'anime d'une flore qui tranche sur l'autre.

Entre temps, pas plus de Salome que sur la main. Où se cache-t-il ?

Le terrain monte plus que jamais. Nous haletons en nous agrippant aux pierres et aux branches. Après un sommet difficile, un autre. Puis Hardy avise un long fût, moins branchu que celui d'il y a une heure. Il parvient à s'y hisser, étend le bras à vingt pieds du sol.

—Là-bas...

—Le Salome ?

—Non, ma grand'mère !

Du haut de son perchoir, il voit beaucoup plus du lac que ses compagnons, qui n'en verront rien. Il sera même le seul à pouvoir se vanter de l'avoir aperçu. A moins qu'il ne se trompe ou s'abuse.

Des pentes descendantes succèdent aux montantes, et vient le moment où nous débouchons dans une plaine qui s'étend à l'infini. Du muskeg à perte de vue, soit cette herbe rude et plate, à moitié séchée, qui pousse par paquets ou touffes, dans une terre vaseuse où le pied enfonce et rebondit.

En pays nordique ou ailleurs, n'existe rien où la marche soit plus pénible, et je me demande depuis des années si des raquettes à neige ne rendraient pas service en aussi mauvais terrain. On ne peut se représenter le muskeg, sans avoir essayé d'y piétiner, sans y avoir calé d'une jambe, le sol mou l'aspirant et le paqueton poussant par-dessus.

Si la nappe verte du Salome s'agit quelque part, il n'y paraît pas. Le soleil brille et le vent souffle, qui ne manque pas d'espace où s'en donner à cœur joie. Des oiseaux se posent et cherchent à manger. Les mêmes que dans le bois, qui s'y juchent à la chute du jour : des fauvettes d'un gris beige, des mainates parés de rouge, des tourneaux au col bleu, quelques autres.

—Vous appelez ça un lac!

—Non, plaine de boue.

Personne ne se voit, s'attaquant à ce marécage avec les charges. Au thermomètre de nos enthousiasmes, le mercure baisse de minute en minute.

—Ici, c'est au point de congélation.

—Ici, nous zéro depuis longtemps.

Nous marchons pour ne pas rester immobiles, sans nous éloigner trop de la lisière du bois. La désolation de la désolation! Les oiseaux ont l'air de se moquer de nous, comme le soleil, l'air trop léger. Le pied glisse d'un monticule d'herbe, entre dans le sol, regagne un point ferme, cale à nouveau. De temps à autre, une flaque à éviter. Puis des canards lèvent, qui animent les lieux et allument de l'espoir. Des canards, cela signifie une passe, un ruisseau, une rivière, une baie, un étang qui peut s'agrandir en lac.

—Là-bas, à gauche, ils viennent de se poser...

—Qu'est-ce qu'on attend pour aller voir?

Personne n'a le cœur de marcher.

Nous nous dirigeons pourtant vers ce qui doit être un crique, coulant en direction du lac et y conduisant, finissons par découvrir de l'eau dormante, qui trace des "U" et des "S" à travers de hautes tiges. D'autres canards, cette fois des bec-scie à tête rouge, s'envoient à notre approche. Au loin, très loin, à un mille ou plus, une impression de vert bleuâtre avec, selon l'angle du regard, des tons bleu-turquoise. En fond de scène, le profil net de la montagne, qui s'étage sur le ciel moutonné.

Il dépasse midi et nous avons faim. D'autant plus que les vivres sont au plus bas. Rentrant sous les arbres, nous repérons le ruisseau qui pousse ses méandres à travers le muskeg. Propre sur fond de sable, il procure à boire. Sur son bord, on sépare le quignon de pain et les sardines, sans perdre une goutte de l'huile où elles baignent. A ce moment, nous voudrions avoir sous la main l'imbécile qui se moqua de notre intention d'en apporter.

—Vous vous souvenez : Est-ce qu'on mange des sardines, dans un pays où abonde le plus beau poisson du monde!

—Est-ce qu'on mange des sardines? s'il était ici, il en avalerait comme les autres. Il en redemanderait et il n'en aurait pas plus que nous.

Maintenant, conseil de guerre.

Comme nous ne saurions revenir en portant dans la montagne, par les sentiers qui conduisent jusqu'ici, il y aurait peut-être lieu de plaquer ailleurs. En suivant, par exemple, le ruisseau à

nos pieds. Il vient de quelque part et la boussole laisse croire, s'il ne s'amuse à de capricieuses tangentes, qu'il descend du lac d'où nous partimes le matin.

—Possible et probable, mais pas sûr.

—Il n'est rien comme d'aller voir.

Nous le remontons sur une distance de trois ou quatre arpents. Sage dans cette partie de son parcours, il ne bifurque pas sans raison, paraît s'en aller où il doit, et nous décidons de lui accorder une demi-confiance. S'il ne change pas d'humeur, il nous conduira jusqu'au canot, non sans nous obliger à l'abandonner en route, et nous ne saurons jamais comment il s'intègre aux eaux de marais qui nous rebutèrent la veille, dans notre première tournée d'inspection.

Entre temps, presque à notre insu, nous entrons dans une sorte de domaine enchanté, qui s'éclaire de soleil, de ciel pâle, d'une gamme irréaliste de verts légers. C'est à n'y pas croire. Que nous voilà loin de l'habituelle forêt nordique, sombre, rude et rocheuse, de beauté mâle et forte!

Le nouveau paysage est pourri dans sa moëlle, son fonds, son essence. Non pas au figuré, mais dans le sens propre et physique. Il y règne une humidité qui dure, pénètre, suinte des objets, monte du sol, tombe des ramures. L'odeur d'eau flotte dans l'air et l'imprègne. Le tapis forestier s'étale en mousses douces et molles, épaisses, où l'on enfonce comme dans de la ouate vaporeuse. Des pousses s'enroulent avec des grâces de lianes, des peluches acides feutrent la base des troncs, des lichens s'agrippent aux roches de doigts inquisiteurs et gracieux.

—Jamais rien vu de pareil en un quart de siècle!

—Ni moi. Vous, père Richard?

—Moi non plus.

Ce n'est ni le marécage ni la savane, mais une ambiance intermédiaire, entre celle du sous-bois et de l'humus détrempé. Des champignons tendres ou durs, décomposés en partie, accrochent leurs postules aux bouleaux morts ou condamnés. Les confères résistent mieux, mais des branches sèches ça et là, des aiguilles rougeâtres, ne témoignent pas d'une santé qui bravera les ans. Les fûts allongés, qui dorment depuis des ans, se pulvérisent sous notre poids, et les souches, quand nous y cherchons un point d'appui, s'écrasent comme fétus de paille. On ne voit pas trace d'homme. Les arbres tombés se couchèrent d'eux-mêmes, minés par l'âge et l'eau, poussés par le vent, tués par les insectes ou les verrues des champignons, mais l'on y chercherait en vain la morsure d'une hache.

—Joli pays!

—Qui ne vaut pas cher pour porter.

—Pays de pourriture comme on n'en rencontre guère, et tant mieux!

Pays pourri, joli quand même, à cause de ses clartés vertes, de ses feintes, de sa parure d'illusion.

Comme prévu, il vient un moment où nous abandonnons le ruisseau à son sort, incapables que nous sommes de le suivre en ses retraites profondes. Nous piquons droit sur le canot et regagnons la tente de toile, point blanc dans l'aspérité sombre des épinettes, découpées sur le firmament qui s'étoile. Pendant que Richard prépare feu et souper, Hardy propose d'interroger le lac sur ses habitants.

—Brochet comme ailleurs, ou mon nom est cochon.

—Peut-être de la truite, à cause de l'isolement.

—J'ai mes doutes, mais on peut essayer.

Les cuillères n'amènent rien, ni les autres leurres. L'eau est d'un rouge qui se rapproche du brun et ne paraît pas propice aux salmonidés, qui se plaisent dans les fonds clairs et froids. Dégouttés, affamés, nous demandant où Richard en est de sa cuisine, nous abandonnons la partie. Je parierais que l'étang cache dans ses vases de la barbotte à chair grasse et savoureuse, mais nous n'avons pas de lombries à lui offrir.

—Allons manger et oublions!

Le lendemain, l'orage menace. Le tonnerre gronde même à l'ouest, peu après l'aube. Si la pluie s'en mêle, nous ne bougeons pas. Si elle dure, les sentiers connus ne s'amélioreront pas, en haut du lac comme en bas. Deux averses s'égouttent en moins d'une heure, mais il cesse d'éclaircir. Le ciel nettoyé, il flotte des nuages qui ne rassurent pas.

Nous comptons sur nos doigts les jours écoulés, à soustraire de deux semaines de liberté. La conclusion s'impose : même si nous nous rendons au Salome et au Mondonac, il faudra revenir sans y séjourner pour la peine. Alors, à quoi bon? Nous nous résignons à redescendre par en bas, avec l'intention de musarder ça et là, en attendant le retour à la vie citadine. Décision sage, car il recommence à pleuvoir, le lac Croche à peine traversé. L'eau tombe sans arrêt, pendant une trentaine d'heures, avec tant d'insistance et de continuité qu'elle finit par traverser la couverture du camp, qu'il faut réparer avec des moyens de fortune. Dès que le temps se mettra au beau, nous irons pêcher en touristes sur l'un des "Muskegs", dans l'espérance de rapporter quelques touladis.

Une fois de plus, voyage manqué vers les hauts.

HARRY BERNARD.



La tente parmi les épinettes, près du petit lac sans nom.